

MARGUERITE
DURAS

Moderato cantabile

1956

— **V**eux-tu lire ce qu'il y a d'écrit au-dessus de ta partition ?
cria la dame.

— Moderato Cantabile, lut l'enfant.

La dame frappa le clavier de son crayon. L'enfant resta immuable, la tête tournée vers sa partition.

— Et qu'est-ce que ça veut dire moderato cantabile ?

— Je sais pas, dit l'enfant.

Une femme, assise à trois mètres de là, soupira.

— Alors, tu es sûr de ne pas savoir ce que ça veut dire moderato cantabile ? reprit la dame.

L'enfant ne répondit pas. La dame poussa un cri d'impuissance, informe, tout en refrappant le clavier de son crayon. Pas un cil de l'enfant ne bougea. La dame se retourna.

— Quelle tête, dit-elle.

La femme soupira une nouvelle fois. Mon amour, mon amour.

— À qui le dites-vous, dit-elle.

L'enfant, toujours immobile, les yeux baissés était seul à se souvenir. À connaître que le soir venait d'éclater. Et à en frémir.

— Je te l'ai dit la dernière fois, je te l'ai dit l'avant-dernière fois, je te l'ai dit cent fois, tu es sûr de ne pas le savoir ?

L'enfant ne jugea pas bon de répondre. La dame reconsidéra une nouvelle fois l'objet qui était devant elle. Sa fureur augmenta.

— Ce qu'il y a, dit-elle les dents serrées, ce qu'il y a, c'est qu'il ne veut pas le dire.

La femme aussi reconsidéra cet enfant. Je voudrais te donner tout ce que le monde comporte de choses à ta convenance, mon amour.

– Dis-le tout de suite, hurla la dame.

L'enfant ne témoigna aucune surprise. Il ne répondit pas davantage. Alors la dame frappa une troisième fois sur le clavier, mais si fort, que le crayon se cassa. Tout à côté des mains sacrées de l'enfant qui à peine écloses, rondes, laiteuses encore, fermées sur la nuit noire de leur vouloir, ne bougèrent pas.

– C'est un enfant terrible, osa la femme avec timidité.

Non seulement toutes les choses à ta convenance mais aussi les autres, celles un peu moins à ta convenance, que tu t'en régales et que tu puisses t'en reposer ensuite, mon amour.

L'enfant tourna la tête vers elle, vite, le temps de s'assurer de son existence, puis il reprit sa pose d'objet face à la partition.

– Je ne veux pas savoir s'il est terrible ou non, reprit la dame. Avec moi il faudra qu'il obéisse ou bien.

La fenêtre ouverte donnait sur la mer. Cet enfant-là, si têtù, vivait dans une ville au bord de la mer.

– Une dernière fois, tu es sûr de ne pas le savoir ?

Une vedette passa dans le cadre de la fenêtre ouverte. L'enfant ne répondit pas. Il entendit la vedette. Elle lui passa dans le sang pour ainsi dire, mais il ne la vit pas, tourné qu'il était toujours vers l'immensité de la liberté. Et le rose de la journée finissante colora le ciel tout entier.

– Sûr vraiment, une dernière fois, sûr ?

Non seulement les choses un peu moins à ta convenance mais aussi les autres, celles pas du tout à ta convenance, mon amour afin que tu connaisses aussi l'ombre que peut projeter le bonheur, et que tu puisses en quelque sorte t'y rafraîchir, mon trésor avant d'en ressurgir à nouveau.

La dame s'étonna sans doute de tant d'obstination. Sa colère s'infléchit et elle se désespéra de si peu compter aux yeux de cet enfant que d'un geste pourtant elle eût pu réduire à la parole, que l'aridité de son sort soudain lui apparut.

– Quel métier, quel métier, quel métier, gémit-elle.

La femme ne releva pas, mais sa tête s'inclina un peu de la manière d'en convenir. Mon amour, l'Océan tout entier n'y suffirait pas. L'enfant, lui, ne bougea pas davantage. Les couleurs du couchant devinrent tout à coup si glorieuses que sa blondeur s'en trouva modifiée. La vedette en eut enfin fini de traverser le cadre de la fenêtre ouverte. Et le bruit de la mer s'éleva, sans bornes, dans le silence de l'enfant.

– Moderato ?

L'enfant releva enfin sa main, la déplaça et gratta légèrement son mollet dans un geste de grande désinvolture.

– Je sais pas, dit-il après s'être gratté.

– C'est facile pourtant, dit la dame, un peu calmée.

Elle se moucha.

– Quel enfant j'ai là, dit la femme joyeusement, tout de même, mais quel enfant ai-je fait là, et comment se fait-il qu'il me soit venu à moi précisément, avec cet entêtement...

La dame ne crut pas bon de relever tant d'orgueil.

– Ça veut dire, dit-elle, écrasée, pour la centième fois, ça veut dire modéré et chantant.

– Modéré et chantant, reprit l'enfant totalement en allé, où ?

La dame se retourna.

– Ah, je vous jure.

– Terrible, affirma la femme en riant, je suis une femme qui n'est pas tellement, tellement heureuse comme vous le savez et voilà qu'en plus il me fallait cet enfant, têtu comme une chèvre.

Mon amour, en plus de l'Océan, des plages sont là pour toi, et des coquillages, je t'en cueillerai par-dessus le marché. Mon amour.

– Recommence, dit la dame.

Mais l'enfant ne bougea pas.

– Mais recommence donc !

L'enfant ne bougea pas davantage. Le bruit de la mer recommença à se faire entendre. Dans un dernier sursaut le rose du ciel augmenta.

– Je ne veux pas apprendre le piano, dit enfin l'enfant.

Dans la salle d'un café, en bas de l'immeuble, un cri de femme retentit. Le bruit de la mer en fut brisé.

– Qu'est-ce que c'est ? cria l'enfant.

Le bruit de la mer ressuscita de nouveau. Mais le rose du ciel commença à pâlir.

– Rien, dit la femme. Mais elle tremblait elle aussi.

La dame hocha la tête en les regardant tous deux.

– Quelle nervosité, déclara-t-elle.

La femme n'y prit pas garde toute tendue vers l'enfant. Je mourrais pour te soustraire au sort commun, mon amour, mon amour je t'apporterai la musique dans un plateau.

– Pourquoi ? demanda-t-elle. Elle frissonnait.

Les mains de l'enfant tremblaient elles aussi pour la même raison, d'avoir eu peur du cri.

– Ça sert à rien, dit-il dans un murmure. D'autres cris alors relayèrent le premier, mais d'une actualité déjà dépassée, rassurante même.

La femme se leva.

– Qu'est-ce qui sert à quelque chose ? dit-elle pour son enfant tout seul.

La dame hocha la tête la désapprouvant de tant de douceur. Et le crépuscule commença à balayer la mer. Le ciel s'obscurcit.

– Il faut, dit la dame, il faut.

– Oui, dit l'enfant.

Et il joua. De la musique s'éleva.

– Quand même, quand même, murmura la femme.

– S'il voulait, dit la dame.

Dans le café une femme, le visage brûlé de désir, se coucha sur un homme qui venait de se tuer.

– Mon amour, murmura-t-elle, mon amour.

Mon amour, la vie n'est pas heureuse et il te faudra la musique pour tenter de la circonvenir, je ne peux faire autrement.

– Mon amour, mais mon amour, célébrait toujours la femme.

– Trois fois que j'essaie d'appeler le poste de police, dit la patronne.

– Pauvre femme, dit quelqu'un.

– De la mesure ! cria la dame.

L'enfant s'arrêta.

– Recommence ! cria encore la dame. N'oublie pas : moderato cantabile. Pense à une chanson qu'on te chanterait pour t'endormir.

– Jamais je ne lui chante de chansons, dit la femme.

L'enfant recommença à jouer.

Ce soir tu vas m'en demander une, et tu le feras si bien que je ne pourrai pas m'y soustraire et que je t'en aimerai encore davantage, comme si ce n'était pas suffisant déjà, de t'aimer comme cela, déjà une telle souffrance mon amour.

La femme, dans son délire, se vautra sur le corps de son amant de façon scandaleuse.

– De la mesure surtout ! cria la dame.

– Comment cela a-t-il pu arriver ? demanda quelqu'un à voix basse.

La femme releva la tête. Ses yeux étaient encore enfumés de désir.

– Je ne sais pas, dit-elle étonnée.

– Arrête, dit la dame.

L'enfant s'arrêta.

– Recommence, dit la dame.

L'enfant recommença.

– Quand il obéit de cette façon, ça me dégoûte un peu, objecta la femme. Je ne sais pas ce que je veux, voyez-vous. Quel martyr.

L'enfant continua de jouer.

– Quelle éducation lui donnez-vous là, remarqua la dame.

N'y prends pas garde, mon amour, nous sommes obligés d'en passer par eux, que veux-tu, par la raison.

La femme s'était assise sur les jambes de son amant mort et souriait, délivrée.

– Nous avons cette chance, la possibilité d'en sortir, dit-elle.

– Ah ! comme tu joues mal ! cria la dame.

Il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes dans ce café et ils la considéraient.

– Cette police, dit la patronne, comme elle tarde.

– Pourquoi ? demanda la femme.

– Pour rien, dit doucement un homme.

– Empêchez-la de partir, dit la patronne alarmée.

Mais la femme ne s'était relevée que pour mieux se coucher, de façon plus licencieuse encore, sur le corps de son amant mort.

– Mon amour, soupira-t-elle comme avant le sommeil.

L'enfant s'arrêta.

– Pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda la dame.

– Je croyais, dit l'enfant.

Quand tes petites jambes nues, si probantes de ton âge de sept ans, atteindront les pédales, mon amour, tu sauras le piano, et je serai une vieille femme, et tu laboureras les cœurs des femmes de façon éhontée. Cela n'en finira plus. N'en finira jamais. Tes jambes, vois-tu, me pendent du cœur.

L'enfant recommença à jouer. Par la fenêtre ouverte sa musique s'en allait échouer sur le port et jusque dans la salle du café.

– Nous ne pouvions plus faire autrement, dit la femme. Des

condamnés à mort, nous étions devenus.

La dame proclama la leçon terminée pour ce jour-là.

– Vous aurez beaucoup de mal avec lui, dit-elle.

– C'est déjà fait, dit la mère, déjà il me dévore.

Et ce disant, elle baissa la tête et ses yeux se fermèrent dans le douloureux sourire d'un enfantement sans fin.

Comme ils s'en allaient, la police arriva.

Une femme sortit du café, encadrée d'agents. La foule s'écarta en silence, respectueuse de la folie.

– C'est elle qui a crié ? demanda l'enfant.

– Il ne faut pas regarder, dit-elle.

Elles se croisèrent sans se voir.